manière à la fois la plus habile et la plus sûre, si l'on n'a pas déterminé les lois ?»

Il est donc utile de l'étudier, d'en connaître les défauts, la portée, les lois. C'est l'objet de la logique, et la logique domine toutes les sciences, parce qu'elle détermine la manière de bien employer l'instrument qui les crée. D'autre part, l'esprit est aussi l'objet sur lequel un grand nombre d'arts se proposent d'agir. La poésie, la musique, l'éloquence ont pour but de lui plaire, de l'émouvoir ou de le convaincre. Les poètes, les musiciens et les orateurs exercent leur art d'instinct le plus souvent. Cependant ils doivent se préoccuper de savoir comment le cœur est ému, la raison persuadée. S'il en était autrement, la rhétorique ne servirait à rien. Au fait, elle ne sert pas à grand'chose, et on voit bien que la philosophie *écossaise* est une école de professeurs où l'on confond le métier avec l'art et l'éloquence de convention avec le don d'émouvoir.

Mais si la science de l'esprit est utile aux arts, elle l'est encore davantage à l'éducation et à l'enseignement. « Former le cœur, éclairer l'esprit, dit Jouffroy, qui résume le sentiment de l'*école écossaise*, tel est le double but de l'éducation. Or, il faut connaître les instincts, les passions, tous les mobiles, tous les ressorts de la nature humaine pour employer convenablement le mouvement et le plier, par l'habitude, aux lois et au but qu'on se propose; et il faut savoir de quelle manière la connaissance s'acquiert et connaître les lois des facultés mises en nous à cette fin, pour procéder convenablement dans l'art difficile de la transmettre. L'art tout entier de l'éducation présuppose donc encore la science de l'esprit et en dérive comme la conséquence dérive du principe. »

Enfin, la connaissance de l'esprit est nécessaire à la conduite tant publique que privée. La morale est faite pour la conduite privée, la politique pour la conduite publique. La morale et la politique sont à l'homme ce que la logique est à l'intelligence. De même que l'art de conduire son intelligence suppose la connaissance des lois qui régissent l'intelligence, de même l'art de se conduire dans les diverses circonstances de la vie suppose la connaissance de la fin de la nature humaine. Comment connaître cette fin, sinon par l'étude attentive de cette nature elle-même? Et l'étude se résume dans la connaissance de l'esprit.

A ceux qui prétendent que la science de l'esprit peut atteindre à la même perfection que la science du corps, on fait cette objection que l'observation intérieure est difficile. En effet, les opérations de l'esprit sont nombreuses, rapides, simultanées, et puis on ne les observe que dans l'homme arrivé à son complet développement, et c'est leur formation qui serait surtout propre à les faire connaître. De plus, l'observation ne peut se faire que sur soi-même, et l'on ne peut conclure d'autrui que par induction. Enfin, des l'enfance, on contracte généralement l'habitude de déployer son attention au dehors, et, la plupart fois pris, il n'est pas aisé de faire rentrer l'attention à l'examen des phénomènes intérieurs de la conscience.

Il y a encore d'autres objections. D'abord, au lieu de se porter sur l'opération de l'esprit, l'attention se porte invariablement sur l'objet de l'opération. Ensuite il faut représenter, à l'aide d'un langage purement matériel, des opérations qui ne le sont pas.

A cela, les *écossais* n'ont pas grand'chose à répondre, sinon qu'il faut se défier de soi-même, par conséquent être modeste dans ses espérances et ne point s'imaginer que la science de l'esprit s'acquiert sans peine.

Néanmoins, il existe une méthode d'observation en ce genre. « Le monde intérieur se révèle à nous par un ensemble de phénomènes, résultat composé de différents principes dont l'esprit est doué. Quel doit être le but de la science et par conséquent de l'observateur? Il doit être de découvrir, par l'analyse de ces phénomènes, les principes simples et originels qui les produisent et les lois selon lesquelles ces principes agissent; et cela fait, d'expliquer synthétiquement par ces principes et leurs lois tous les phénomènes qui en émanent et dont on est parti pour les déterminer. Analyse, c'est-à-dire décomposition de l'effet pour déterminer les causes et leurs lois; synthèse, c'est-à-dire explication par les causes et leurs lois de l'effet produit, telles sont les deux époques successives et en quelque sorte les deux moments de la tâche à accomplir. Ainsi procèdent les sciences physiques dans l'étude des phénomènes et des lois de la nature matérielle; ainsi doit procéder la science de l'esprit. »

L'*école écossaise* est loin de croire que la philosophie soit prête à se constituer. Elle ne saurait être qu'une œuvre laborieuse. Un grand nombre de générations devront travailler à cette œuvre comme plusieurs générations de savants ont dû se succéder pour amener les sciences naturelles au point de développement où nous les voyons aujourd'hui.

Il y a donc, au point de vue de l'*école écossaise*, deux groupes de sciences tout à fait distincts; l'un se compose de rameaux divers se rattachant à la science de l'esprit; ce sont la grammaire, la logique, la rhétorique, la théologie naturelle, la morale, la législation, la politique et les beaux-arts; l'autre se compose des sciences mathématiques, telles que l'arithmétique et la géométrie, puis des sciences physiques proprement dites. Les deux groupes ci-dessus ne sont distincts que par rapport à leur objet : leur sujet est toujours le même, c'est-à-dire l'esprit humain, et il importe de ne pas perdre de vue cette unité; mais l'*école écossaise* l'a plutôt entrevue que saisie. D'un autre côté, son excès de prudence, son mépris absolu de l'idéal et toujours prête à rejeter ce qui n'est pas purement expérimental. Ce n'est ni le matérialisme ni le sensualisme, non plus que le spiritualisme ou l'idéalisme, c'est la médiocrité systématique. Ceci est le secret du grand amour que l'*école écossaise* a inspiré à l'éclectisme français. Il a découvert entre elle et lui des liens de parenté; c'est pourquoi il a traduit ses livres, introduit sa doctrine dans notre enseignement universitaire.

En définitive, la philosophie *écossaise* a produit un résultat dont on ne peut nier l'importance : par sa méthode d'observation appliquée aux opérations intimes de l'entendement, elle a servi de point de départ à une science destinée à tenir dans l'ensemble futur de nos connaissances la première place et peut-être la plus importante. Il s'agit de la psychologie, que les anciens n'ont point connue, que les modernes n'avaient fait que deviner, mais dont Reid et Dugald-Stewart ont indiqué l'importance, Jouffroy constitué sous ses successeurs. Adolphe Garnier, ont profité de ces indications sommaires, et, quoiqu'ils aient dépassé leurs initiateurs, ils doivent à ceux-ci d'avoir pénétré dans une région inexplorée auparavant. Kant a une aussi grande part que Th. Reid dans ce mouvement. « Tous deux, dit Jouffroy, avaient dû à une psychologie plus complète de découvrir le vice de la philosophie de Locke et la source du scepticisme de Hume. Mais cette expérience commune a produit des effets différents dans des intelligences diversement préoccupées et préparées. Reid est resté plus frappé du moyen, c'est-à-dire de l'importance de la psychologie, et, dans un esprit nourri de la lecture de Bacon et familiarisé avec la méthode des sciences naturelles, cette première idée n'a pas tardé à se développer et à engendrer la conception que la psychologie est le point de départ de la philosophie et toute la réforme dans la construction et dans la méthode de la science qui en dérive. »

— Bibliogr. A consulter : Jouffroy, *Préface à la traduction des œuvres de Thomas Reid* (Paris, 1836, 7 vol. in-8°); Cousin, *Histoire de la Philosophie morale au XVIIIe siècle*, passim; W. Hamilton, *Fragments de Philosophie*, trad. Peisse (1 vol. in-8°, Paris, 1840).

— Franc-maç. *Rit écossais*. V. ÉCOSSISME.

Écossaise (t') , comédie en cinq actes, en prose, par Voltaire, représentée sur le Théâtre-Français le 26 juillet 1760. Elle était donnée comme une pièce anglaise d'un M. Hume, traduite en français par M. Jérôme Carré. C'est une satire personnelle dirigée contre Fréron, qui, après avoir loué Voltaire dans les feuilles de son *Année littéraire*, l'avait harcelé de traits et d'épigrammes. Une aventure arrivée à Mlle de Livry, qui, après avoir été sa maîtresse, devint marquise d'Archevernel, fournit à l'auteur les rôles de Lindane, de Fruport et de Fabrice. La scène se passe dans un café, à Londres. Fréron y est désigné sous le nom de *Frélon* ou sous celui de *Wasp* (guêpe), suivant l'édition. La pièce n'était pas destinée à la représentation; elle fut imprimée à Genève sous la rubrique de Londres, et attribuée, comme il est dit ci-dessus, par le prétendu traducteur Jérôme Carré, natif de Montauban, à M. Hume, le frère du philosophe. L'auteur clandestin prétendait déjà une seconde édition, et faisait graver une estampe où l'on voyait un âne en train de braire à la vue d'une lyre suspendue à un arbre; au bas de l'estampe on lisait :

Que veut dire
Cette lyre?
C'est Melpomène ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron?

Mais Fréron, ayant appris l'usage que son ennemi devait faire de cette estampe, annonça que Voltaire préparait une nouvelle édition qui serait ornée du portrait de l'auteur. Cette plaisanterie décida, dit-on, Voltaire à renoncer à son idée. Enfin, à la demande générale, le Théâtre-Français monta la pièce. Fréron eut le courage d'assister à la représentation. « Le comédien qui le joua, dit Jules Janin, a imité jusqu'à sa figure; il s'est même procuré un de ses habits; il s'est avancé sur le bord du théâtre, et il a dit : Je suis un voleur, un sot, un misérable, un mendiant, un vénal; et pendant les cinq actes de la pièce il s'est jeté à lui-même de la boue au visage, et personne n'a pris la défense de cet homme, seul contre tous. » La femme de Fréron s'évanouit !... Un seul homme osa soutenir le malheureux journaliste contre la foule soulevée : c'était Malesherbes, qui défendit plus tard Louis XVI.

Voici comment Voltaire fait parler Fréron, lisant la gazette : « Que de nouvelles affligeantes !... Des grâces répandues sur plus de vingt personnes !... et aucune sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir ! le beau mérite !... Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers !... une à un pilote !... des places à des gens de lettres !.. et à moi, rien !... Encore? encore?... et à moi, rien !... Cependant je rends service à l'Etat; j'écris plus de feuilles que personne; je fais enchérir le papier... et à moi, rien !... Je voudrais me venger de tous ceux à qui l'on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué les sots, j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il là de quoi vivre; ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune. »

Ce n'est pas tout encore. Voltaire avait fait précéder son pamphlet dramatique d'autres morceaux non moins satiriques : une Epître dédicatoire du traducteur de l'*Ecossaise* à M. le comte de Lauraguais, une Préface, une *Requête* ou *Epître de Jérôme Carré à messieurs les Parisiens*, enfin un Avertissement. Fréron répondit : il soutint dans son *Année littéraire* que l'*Ecossaise* n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale dirigée par Sedaine, Diderot, Grimm et Lamorlière, ayant sous leurs ordres les typographes et les libraires de l'*Encyclopédie*, leurs garçons de boutique, des clercs de procureur, des écrivains sous les charniers, des apprentis chirurgiens et perruquiers, outre un corps de réserve de laquais et de Savoyards.

Le journaliste fit preuve de plus d'esprit en publiant dans sa Revue le compte rendu de la pièce et en feignant de croire que l'*Ecossaise* n'était pas de Voltaire. Voici un passage de ce compte rendu :

« Enfin, le gazetier qui joue un rôle postiche dans l'*Ecossaise* est appelé Frélon. On lui donne les qualifications d'*écrivain de feuilles*, de *fripon*, de *fripon*, de *gazard*, de *coquin*, de *faunre*, d'*araignée*, de *langue de vipère*, d'*esprit de travers*, de *cœur de boue*, de *méchant*, de *faquin*, d'*impudent*, de *lâche coquin*, d'*espion*, de *dogue*, etc. Il n'en manque que quelques petits écrivailleurs prétendaient que c'était moi qu'on avait voulu désigner sous le nom de *Frélon* : à la bonne heure, qu'ils le croient ou qu'ils feignent de le croire; et qu'ils tâchent même de le faire croire à d'autres. Mais si c'est moi réellement que l'auteur de la comédie a eu en vue, j'en conclus que ce n'est pas M. de Voltaire qui a fait ce drame. Ce grand poète, qui a beaucoup de génie, surtout celui de l'invention, ne se serait pas abaissé jusqu'à être le plagiaire de M. Piron, qui, longtemps avant l'*Ecossaise*, m'a très-ingénieusement appelé Frélon; il est vrai qu'il avait dérobé lui-même ce bon mot, cette idée charmante, cet effort d'esprit incroyable, à M. Chevrier, auteur infiniment plaisant. De plus, M. de Voltaire aurait-il jamais osé traiter quelqu'un de fripon? Il connaît les égards; il sait trop ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il doit aux autres. Si je m'arrêtais à ce tas d'ordures, j'aurais peut-être l'air d'y être sensible, et je vous proteste que je m'en réjouis plus que mes ennemis mêmes. Je suis accoutumé depuis longtemps au petit ressentiment des écrivains... »

Voici maintenant un exemple de l'appréciation de l'*Ecossaise*, par Grimm. « Le sujet de cette pièce est très-beau, dit-il. Il était susceptible des plus grands mouvements et de la plus forte exécution, et l'on a peine à concevoir comment l'auteur en a pu sentir toute la richesse et n'en faire qu'un ouvrage léger et croqué. Elle est écrite d'un style simple, élégant et facile; nul apprêt, nulle prétention, point de tirades; mais le vice de quelques-uns des caractères a empêché que le dialogue ne fût toujours naturel et vrai. »

Ce jugement est peut-être empreint d'un semblant de bienveillance, mais il nous paraît injuste. L'*Ecossaise* est une œuvre touchante et pleine d'intérêt, et la satire personnelle n'y tient qu'une place secondaire; quant à cette exécution de Fréron, l'acrimonieux ennemi des philosophes, elle était due et nécessaire, malgré l'opinion paradoxale de certains critiques de nos jours. Insultés, calomniés, traînés dans la boue, défendus au moyen public dans la fameuse pièce de Palissot et dans mille pamphlets, les philosophes se défendirent, et avec bien moins de violence que leurs ennemis n'en mettaient à les attaquer : quoi de plus légitime? Seulement, comme ils avaient plus de talent que leurs adversaires, leurs œuvres sont restées, et l'on feint d'ignorer maintenant que ces ménipées vengeresses avaient été cent fois provoquées par les plus basses attaques et les plus venimeuses dénonciations.

Il y a dans cette pièce un bon mot emprunté à une épigramme de Piron; c'est un dialogue entre deux Normands, dont l'un raconte à l'autre et lui donne pour certain un fait absurde et réellement incroyable :

LE PREMIER.
Fable! à d'autres! tu veux rire.
LE SECOND.
Non, parbleu! foi de chrétien!
Vrai comme je suis de Vire.
LE PREMIER.
En jurerais-tu?
LE SECOND.
Très-bien.
LE PREMIER.
Encor n'en croirai-je rien.
Qu'un louis il ne m'en conte;
Le voilà : parie.
LE SECOND.
Ecoute,
Je te l'avoûrai tout bas :
J'en jurerais bien, sans doute,
Mais je ne parirais pas.

Écossaise (L') ou **Fanny Morna**, comédie de Favières, musique de Persuis. V. Fanny.

ÉCOSSANT (é-ko-san) part. près. de v. Ecosser : *Voici pourtant la fille de l'empereur des Francs, assise dans une hutte de terre, écossant des châtaignes comme la pauvre enfant d'un esclave bûcheron.* (E. Sue.)

ÉCOSSAS s. m. (é-ko-sâ). Sculpt. Feuille convexe formant une palmette.

ÉCOSSE s. f. (é-ko-se). Ancienne forme du mot cosse, qui est encore quelque peu usitée.

ÉCOSSE, en anglais *Scotland*, l'un des trois royaumes qui composent la monarchie de la Grande-Bretagne, entre 54° 39'-58° 40' de lat. N., et 4° 9'-8° 28' de long. O. L'Ecosse est bornée au N. et à l'E. par la mer du Nord, à l'O. par l'Atlantique, au S.-O. par le golfe de Solway; la Tweed et les monts Cheviot à séparent de l'Angleterre. Plus grande longueur, 450 kilom.; largeur maximum de 160 à 280 kilom.; superficie, 78,000 kilom. carrés; îles, 7,577,600 hectares, dont 2,017,830 en culture, 5,560,220 incultes, 163,328 en lacs et rivières; pop. 3,170,769 hab.

— *Aspect général : orographie, hydrographie, climat.* La partie occidentale de l'Ecosse est très-échancrée; les eaux de l'Atlantique, en y pénétrant sur tous les points fort avant, ont formé des presqu'îles nombreuses, notamment celles de Galloway, de Cowal, de Cantyre, de Benediraloch, de Morvern, d'Ardnamurchan, de Moaer, de Knoydart, de Glenelg, d'Applecross et de Greinard. Les eaux semblent ne s'être arrêtées qu'au pied des montagnes qui leur opposaient une barrière infranchissable. Outre les presqu'îles que nous venons de nommer, la côte occidentale offre une foule de baies, de golfes et de lochs (disons une fois pour toutes que loch est un mot écossais qui signifie lac); les plus remarquables sont : le golfe de Solway, les baies de Wigton et de Luce et le golfe de Clyde. Parmi les lochs, nous nommerons les lochs Long, Fine, Etive, Linnhe, Nevish, Ewet, Broom. Ces divers bassins naturels sont très-favorables au commerce du pays. Sur la côte E., les golfes du Forth et de la Tay servent à mettre en communication les contrées les plus fertiles de l'Ecosse. On ne trouve pas d'îles sur cette côte, et les presqu'îles de Tarbat, de Fouduary et d'Edenbonnington, près d'Edimbourg; de Dunblanc, près de Stirling; de Pitcaithly, près de Perth, et d'Innerleithen, près de Peebles.

Bien que le climat de l'Ecosse soit très-variable, le froid et la chaleur ne sont jamais excessifs. La température moyenne annuelle peut être évaluée de 44° à 47° Fahrenheit. Les pluies y sont très-abondantes. Les vents y sont d'une violence extrême à l'époque des équinoxes. Le jour le plus long est de dix-huit heures, et le plus court de six. Un crépuscule lumineux remplace la nuit dans les grands jours d'été, et les longues nuits d'hiver sont éclairées par des aurores boréales.

— *Produits minéraux et agricoles.* L'Ecosse est riche en produits minéraux. On trouve, en effet : du plomb argentifère dans les montagnes qui séparent les comtés de Dumfries et de Lanark; du fer dans les comtés de Lanark, d'Ayr, de Clackmannan et de Stirling; du plomb, dans les Hébrides; de la plombagine, à Wanlockhead et à Lead-Hilles; de l'alun à Moffat, à Lead-Hilles, à Hurlet; des blocs de granit et d'ardoise, sur plusieurs points du pays; de riches mines de houille, le long des golfes de la Clyde et de Forth, etc.

Au point de vue des produits agricoles, on divise l'Ecosse en deux parties : les basses terres ou *lowlands* occupent le sud et l'est, les hautes terres ou *highlands*, le nord et l'ouest. Chacune de ces moitiés, avec les îles adjacentes, comorend environ 4 millions d'hectares.

La haute Ecosse est un immense rocher de granit, tout découpe de cimes aiguës et de profonds précipices. La vallée y diminue sans cesse l'année. Plus des trois quarts des terres sont incultes; l'avoine elle-même ne mûrit pas toujours là où il est possible de la cultiver. La basse Ecosse est traversée par de nombreuses chaînes de montagnes. 2 millions d'hectares sur 4 sont à peu près improductifs; 1 million est pauvre, maigre et à peine susceptible de culture; 1 million seul est pourvu d'un sol véritablement riche et profond. Edimbourg étant à la latitude de Copenhague et de Moscou, la neige et la pluie y tombent sans interruption les trois quarts de l'année, et les fruits de la terre n'ont pour se développer qu'un été court et chanceux.

Malgré l'infertilité naturelle de son sol et de son climat, il n'y a pas aujourd'hui sous le ciel, dit M. Léonce de Lavergne, de région mieux ordonnée. Les denrées alimentaires s'y produisent avec une abondance qui permet tous les ans une immense exportation. Les 2 millions et demi d'hectares qui peuvent être cultivés, et qui le sont en effet, se décomposent ainsi : près et pâtures, 1 million; avoine, 500,000; orge, 200,000; froment, 150,000; turneps, 200,000; trefle, 200,000; pommes de terre, 100,000; jacheres, 100,000; cultures diverses, 50,000; total 2,500,000 hectares.

Dans les lowlands, on suit généralement l'assolement quadrienal. La production végétale destinée à l'alimentation de l'homme peut être évaluée à 200 millions de francs, la production animale à 300 : total 500 millions. La population étant de 2,600,000 âmes, c'est une moyenne de 200 fr. par tête, comme dans l'Angleterre elle-même, le pays le mieux cultivé du globe. En France, la moyenne n'est que de 140. Et cependant l'Ecosse est la contrée la plus infertile et la plus inhabitable du continent européen.

La propriété y est encore moins divisée qu'en Angleterre, et l'usage des substitutions y est strict et plus général. La moyenne des propriétés dans les hautes terres est de 1,000 hectares, de 200 hectares dans les lowlands. On compte près de 255,000 fermiers payant environ 2,250 fr. de loyer. Les baux annuels sont inusités. Presque tous les fermiers ont des baux de 19 ans. Le capital d'exploitation n'est que de 2 à 300 fr. par hectare dans les lowlands et de 20 à 30 fr. dans les highlands, tandis qu'en Angleterre il monte de 300 à 400 fr.; mais les Ecossais rachètent cette infériorité par un plus grand esprit d'économie et par un labeur personnel plus rude et plus assidu. Dans aucune épargne est chez eux héréditaire, et que leur capital va vite s'accroissant, ils ont une plus grande part proportionnelle que les Anglais dans la distribution des produits. Le profit de l'exploitant atteint les deux tiers de la rente et même plus; ce résultat doit être attribué à la durée des baux et aussi à l'esprit de modération et de sagesse des propriétaires écossais, qui, ayant moins besoin de luxe et de dépense que les propriétaires anglais, peuvent être moins exigeants pour leurs rentes.

La possession d'un bail est considérée comme une propriété réelle ou immobilière, et comme telle dévolue tout entière au seul héritier légal; elle n'est pas divisible par portions égales entre les héritiers, comme en Angleterre, où la possession du bail est considérée comme propriété personnelle ou mobilière. Ce droit écossais a contribué à arrêter la trop grande division de la culture et à développer l'esprit d'industrie. Dans les baux, on evite avec soin tout ce qui peut imposer une charge inutile au fermier entrant et diminuer le capital dont il dispose. L'époque annuelle du renouvellement des baux est généralement fixée à la Pentecôte, c'est-à-dire au moment le plus favorable pour que les semailles aient le temps de se faire dans de bonnes conditions. Bref, tout ce qui tient à la théorie des baux n'a été nulle part l'objet d'études aussi approfondies, et tout est dirigé vers un but unique, la prospérité du capital des fermiers.

Une autre cause de progrès pour l'agriculture écossaise, c'est l'organisation de ses moyens de crédit, la meilleure connue. En Ecosse, l'esprit sagace et positif, l'exactitude, la sobriété, le génie de calcul, sont des qualités si nationales, que le système de crédit le plus large a pu s'établir sans inconvénients et produire les meilleurs résultats. On y compte dix-huit banques qui couvrent tout le pays de comptoirs. Chaque canton en a au moins une. Ces banques émettent du papier de circulation payable en espèces et à vue; tout le monde préfère les billets de banque à la monnaie métallique, pour les petits payements même. On ne suppose pas qu'il y ait dans toute l'Ecosse plus de 10 ou 12 millions de francs de numéraire.

Edimbourg est le siège de la Société d'agriculture d'Ecosse, qui se compose de près de 3,000 membres et distribue par an une foule de prix en plusieurs classes, et qui possède un musée rural renfermant les modèles des instruments aratoires usités en Europe, des échantillons des graines cultivées, et des représentations réduites des animaux primés. Des journaux spéciaux, de petits livres à bon marché, des *meetings* locaux, des associations de tous genres, des cours par souscription, des chaires spéciales favorisent les progrès de l'agriculture. L'industrie et le commerce, en prenant un essor inconnu il y a un siècle, ont largement contribué à la prospérité agricole de l'Ecosse. On y sent les capitaux anglais qui, aidés du génie laborieux et frugal de l'Ecosse, ont transformé à ce point et en si peu d'années cette terre inerte qui rivalise aujourd'hui avec l'Angleterre, et par les productions du sol, et par ses houilleres, et par ses usines, et par son immense navigation. Dans le seul comté d'Haddington, qui n'a pas 60,000 hectares, on comptait en 1853 cent quatre-vingt-cinq machines à vapeur employées à l'agriculture et quatre-vingt-une machines mues par l'eau. Les meilleures races de bœufs sont les west-highlands aux poils hérissés, les bœufs noirs d'Angus, et les bœufs sans cornes de Galloway, si appréciés sur les marchés anglais pour la qualité de leur chair. La demande croissante de laitage a fait naître la jolie race laitière d'Ayr, si renommée chez nos éleveurs français.

A mesure qu'on remonte vers le nord des lowlands, la richesse décroît; mais le drainage, la culture des turneps et des plantes fourragères, les engrais supplémentaires, les défoncements, les amendements calcaires convertissent de toutes parts en bonnes terres d'affreux marais, des rochers steriles et le sol des comtés les plus sombres et les plus glacés. Le produit brut de la basse Ecosse, dans son ensemble, est de 100 fr. par hectare, que l'on décompose ainsi : rente du propriétaire, 30; benéfice du fermier, 25; impôts, 3; frais accessoires, 17; salaires, 25 : total 100. Le benéfice de l'exploitant, qui est en France le dixième du produit brut et le tiers de la rente, est en Ecosse le quart du produit brut et les quatre cinquièmes de la rente. Depuis 1695, les communaux ont été successivement livrés à la propriété. Pour juger du progrès qui s'est accompli dans les highlands, on l'on voyait il y a un siècle quelques rares arbres, à peine des bruyères, partout des rochers nus et escarpés, des torrents d'eau sous toutes les formes, lacs, cascades, ruisseaux écumants, immenses fondrières, des neiges et des pluies perpétuelles, il suffit de savoir que la population des hautes terres s'est élevée de 300,000 âmes en 1750, à 600,000 en 1855. Les profits comme les salaires de cette population se sont accrus beaucoup plus que les rentes mêmes dans les montagnes nécessairement dépeuplées.

— *Règne animal.* « Les pâturages de l'Ecosse, dit M. Adolphe Joanne, nourrissent un grand nombre de bestiaux de toute espèce. Le gros bétail est de taille moyenne, et, dans quelques contrées, il est dépourvu de cornes. Les moutons sont petits et courts; leur toison présente une laine très-fine et souvent égale aux laines d'Espagne. Tous ces bestiaux fournissent une chair excellente et des cuirs estimés. Le climat et le sol de l'Ecosse ne sont pas favorables à l'éducation de ses chevaux, qui sont en général d'une taille peu élevée. On estime, à cause de leur force et de leur agilité, une espèce de chevaux particulière au nord de l'Ecosse, que l'on désigne sous le nom de *poneys*; ils sont de petite taille et de formes arrondies. Le colley, ou vrai chien de berger, est aussi particulier à l'Ecosse. Le cerf et le chevreuil se trouvent dans les contrées montagneuses, mais leur chair n'est pas comparable à celle des bêtes fauves de l'Angleterre. Il y a beaucoup de renards, de blaireaux, de loutres, de chats sauvages, de hérissons, et quantité de lièvres et de lapins. A l'exception du rossignol, l'Ecosse possède tous les oiseaux chanteurs de l'Europe; les oiseaux domestiques sont aussi les mêmes; les oiseaux aquatiques sont très-multipliés aux Orcades, dans les îles Hébrides et sur le littoral de l'Ecosse occidentale. L'aigle, le faucon habitent les hauteurs et les forêts. Le ptarenigan, le coq de bruyere, sont abondants sur les hauteurs; les perdrix, les bécassines, les pluviers le sont dans les terrains bas. Les lacs d'eau douce et d'eau salée nourrissent un grand nombre de poissons. La pêche des saumons et des harengs se fait sur une grande échelle et donne des bénéfices assez considérables aux individus qui en font leur industrie. Depuis quelques années cependant leurs produits ont considérablement diminué. »

— *Habitants, mœurs et coutumes; littérature, administration de la justice, religion, instruction publique.* L'Ecosse est habitée par deux races bien distinctes et bien différentes par les mœurs et le langage : les highlanders et les lowlanders. Les highlanders, qui se sont établis dans les terres hautes, sont les derniers descendants d'une race celtique. Ils occupent les comtés de Dumbarton, Stirling, Perth, Aberdeen, Banff, Moray (en partie), Bute, Argyle, Inverness, Cromarty, Ross, Sutherland et Caithness (en entier), les Hébrides et les îles occidentales. Les highlanders ont conservé des usages spéciaux, une langue à part et des mœurs exceptionnelles. M. Adolphe Joanne explique ainsi ce fait : « Tandis que le système feodal des peuples germaniques s'établissait dans les lowlands, le système patriarcal des tribus gauloises se maintenait dans les highlands. Il y eut pendant bien des siècles en Ecosse deux peuples, deux langues, deux états de société, deux formes d'organisation. A l'époque où les lowlanders, qui parlaient l'anglais, étaient engagés dans les cadres politiques et territoriaux d'une société militaire, les sauvages highlanders, qui parlaient le gaélique, étaient divisés en clans, gouvernés par le chef de la parenté ou de la tribu, qu'on servait avec fidélité, pour lequel on se sacrifiait avec dévouement. Ils portaient tous le même nom dans le même clan et ils entretenaient de clan à clan pour les injures soufertes et les meurtres commis ces sentiments héréditaires de vengeance qui sont un des caractères principaux de l'état primitif où la société ne cesse encore que dans la famille. Avec des mœurs presque immobiles, ils avaient des goûts changeants et un courage indomptable. Non-seulement ils se battaient fréquemment entre eux, mais ils descendaient souvent sur les propriétés de leurs voisins des terres basses pour les piller. Ils ne cultivaient aucun des arts de la paix. Les chefs habitaient des forteresses, généralement une tour carrée renfermant quatre ou cinq pièces et entourée d'une cour fortifiée; leur table était toujours surchargée d'énormes quartiers de viande rôtie; mais leurs vassaux étaient aussi mal logés que nourris. Ils demeuraient dans de petites huttes de pierre, couvertes de bruyere, divisées en deux parties par une cloison d'osier, l'une destinée au bétail et à la volaille, l'autre servant de salle à manger et de chambre à coucher pour toute la famille. Ils ne mangeaient que les mets les plus grossiers; cependant ils se faisaient remarquer autant par leur force athlétique que par leur bravoure et l'adresse avec laquelle ils maniaient leurs armes favorites, la *claymore*, le *dirk*, la *targe*. Leur costume ordinaire se composait du *kilt* ou *philabeg*, sorte de jupon plissé qui tombait jusqu'aux genoux; du *plaid*, espece de manteau fait d'une étoffe de laine nommée tartan; des *trews*, ou demi-culotte cachée par le *kilt*, et d'un bonnet le plus souvent orné de plumes. Leur seule distraction un peu intellectuelle était la musique; chaque clan avait ses traditions qui formaient les thèmes d'histoires ou de légendes poétiques récitées par les bardes. Leur musique était grossière; ils n'avaient qu'un instrument, le *bag-pipe* ou cornemuse, mais ils l'aimaient passionnement, et dans tous les clans le *piper* était un personnage important. Les highlanders, ou descendants des Celtes, avaient su résister aux attaques des Romains, des Saxons, des Danois; ils résistèrent pendant bien des siècles aux souverains d'Ecosse et d'Angleterre; leur défaite définitive date de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Quoique leurs vainqueurs se déshonorassent par d'abominables cruautés, leur triomphe fut celui de la civilisation sur la barbarie, de l'ordre sur le désordre. Non-seulement les highlanders furent désarmés, mais on leur interdit, sous peine de six mois d'emprisonnement et, en cas de récidive, de la déportation, de porter leur costume national et même d'étoffe appelée tartan. Cette mesure causa une forte irritation; mais aucun soulèvement n'eut lieu, et quand la défense fut levée, dans la vingt-deuxième année du règne de George III, presque personne n'en profita. On ne rencontre plus aujourd'hui, en Ecosse, de montagnards vêtus de l'ancien costume, si ce n'est dans certaines fêtes, ou les jours de cérémonies publiques; seulement la plupart des highlanders portent encore un bonnet et un plaid ou châle de laine. » Quant aux lowlands, il y a longtemps que leurs mœurs, leur langage et leurs costumes sont conformes à ceux des comtés voisins de l'Angleterre.

L'Ecosse a trois branches de justice : cour de session, cour criminelle suprême, et cour de l'échiquier, dont les membres se rendent deux fois l'an dans chaque comté. Au-dessous de la juridiction de ces trois cours se trouve la juridiction locale des juges de paix et des shérifs. Il y a de plus à Edimbourg une cour de l'amirauté.

L'Eglise nationale est l'Eglise presbytérienne, modelée en général sur celle de Genève, et comprenant plus de la moitié de la population. L'Ecosse est divisée en 1,023 paroisses ayant chacune un et quelquefois deux ministres dont le traitement annuel varie de 260 à 300 livres sterling. On donne le nom de *kirksession* à la réunion du ministre, des diacres et des anciens de la paroisse assemblés pour délibérer sur ce qui a trait aux affaires ecclésiastiques. Les ministres d'un certain nombre de paroisses situées dans le même rayon forment un presbytere qui juge les affaires ecclesiastiques de son district. Ces districts viennent quinze synodes, formés d'ecclésiastiques et d'anciens des presbyteres, et se réunissant deux fois par an; mais leurs décisions sont soumises à la cour suprême ecclésiastique, qui se compose de 361 représentants et dont les arrêts sont sans appel. Toutes les autres religions sont tolérées en Ecosse; il y a des églises catholiques dans les principales villes. Du reste les sectes sont fort nombreuses et le nombre des églises appartenant aux dissidents de toute sorte et de toute nuance s'élève à 1,500. L'Etat n'accorde pas de traitement aux membres du clergé dissident; c'est leur congrégation qui les paye.

L'Ecosse possède quatre universités : Saint-Andrews, Glascow, Edimbourg et Aberdeen. Dans chaque paroisse il y a au moins une école. Les écoles privées sont aussi très-nombreuses; on estime à 5,500 le nombre total des écoles en Ecosse. « Les universités écossaises, dit M. Saint-Prosper, n'ont rien de la discipline monacale des deux gothiques universités d'Angleterre, et offrent dans leur organisation beaucoup d'analogie avec celles de l'Allemagne. Toutes possèdent de riches collections de livres; toutefois des bibliothèques particulières sont moins nombreuses en Ecosse qu'en Angleterre. A la suite de l'essor que prit l'Ecosse vers le milieu du XVIIIe siècle, la littérature, tombée dans une profonde décadence pendant les troubles du XVIIe siècle, fleurit de nouveau dans ce pays, qui s'enorgueillit d'avoir donné le jour depuis cette époque à bon nombre des esprits les plus distingués qui font la gloire de la littérature anglaise. » Nous nommerons : Michel Scot (XIIIe siècle), John Drus (XVIe siècle), David Douglas, Eiphinston, Hector Boyce, Buchanan, Robert Johnston, Dunbar, Bellenden, Baillie, Blair, Burnet, Campbell, Diksor, Erskine, Forbes, Haliburton, Macknight, Butherford, parmi les théologiens et les moralistes; Dalrymple d'Hailes, Ferguson, Hume, Innes, Macpherson, Robertson, Smollett, Spot-